

CHAPITRE 1 :

UNE VIE PIMENTÉE

- Votre boisson mademoiselle.

En entendant le serveur s'éloigner, Léa ouvrit doucement les yeux. Allongée sur le ventre, la tête entre les bras, sur une chaise longue au bord de la piscine, l'étudiante de vingt-quatre ans revint lentement à elle.

Quelques jours de vacances bercés par les rayons du soleil avaient suffi à éloigner la poussière et les courbatures de ces derniers mois. Un travail exigeant, des conditions climatiques extrêmes, de longues heures à se faire transbahuter dans des pickups aux amortisseurs fatigués sur des chemins de terre défoncés et des heures de réunions dans des bureaux à la climatisation bruyante : voilà les ingrédients de cette potion qui tanne le cuir. Celle capable de transformer une étudiante parisienne lambda en indomptable routarde à la beauté âpre. La confluence parfaite d'un cow-boy solitaire aux traits tirés et d'une Mère Teresa haute en couleurs.

Elle retira ses lunettes de soleil, laissant apparaître des yeux vert émeraude à l'état brut. Le cocktail à base de lait de coco surmonté d'une décoration de fruits frais attendait patiemment à côté d'elle. Les glaçons s'entrechoquèrent lorsqu'elle le porta à sa bouche. Après quelques gorgées, elle le reposa et remonta le dossier de sa chaise longue.

Le temps était parfait pour cette semaine de vacances qu'elle s'était imposée.

Loin du stress.

Loin du bruit.

Elle profitait enfin du soleil tunisien.

Le temps était loin où elle s'était installée pour la première fois dans un avion d'Air France à destination de Johannesburg.

C'était il y a sept mois, lorsqu'elle s'était embarquée pour l'Afrique afin d'effectuer une année césure au sein d'une organisation humanitaire.

À 24 ans, elle avait eu envie de faire une pause dans ses études pour partir loin de la grisaille parisienne. Un stage long de dix mois, qui enrichirait son CV et qui lui avait, jusqu'à présent, permis de voyager et de découvrir de nombreuses cultures différentes.

Ce n'est pas qu'elle s'ennuyait en cours, dans son école de commerce, mais elle avait besoin de concret. D'action. Les cours d'économie et de marketing étaient, certes, intéressants, mais elle voulait voir autre chose. Ce petit plus qui la ferait sortir du lot devant un employeur potentiel lorsqu'elle terminerait ses études.

Tout avait commencé lors du forum entreprises, organisé par l'ESCP Europe, l'École Supérieure de Commerce de Paris, où elle étudiait depuis deux ans. Des entreprises venaient présenter leurs métiers et les opportunités de carrière aux étudiants. L'occasion idéale pour trouver un stage de fin d'étude, qui débouchait la plupart du temps sur un premier emploi.

Bien que Léa ne soit pas encore concernée – il lui restait encore une année d'étude –, elle y était passée par curiosité. Toutes les plus grosses entreprises étaient là. Les grands cabinets d'audit qui recrutaient les futurs as de la finance et du contrôle de gestion, des entreprises du CAC40, les grands groupes industriels, et puis bien sûr, ceux qui faisaient toujours rêver les étudiants. Les L'Oréal, Nestlé, Google et autres.

Au détour d'une allée, elle était arrivée un peu par hasard sur les stands des associations humanitaires. Quatre d'entre-elles étaient présentes et sensibilisaient les étudiants aux métiers

d'avenir dans le *charity business* et les actions humanitaires. Il y avait quelques offres de stages pour les plus téméraires. Pour ceux qui voulaient s'aventurer dans des pays lointains pour s'occuper de finance, de logistique ou de marketing.

Les stands de Médecins sans Frontières et de la Croix Rouge étaient pris d'assaut par les étudiants. À côté, il y avait beaucoup moins de monde sur celui de l'UNICEF, où une vieille dame dormait à moitié sur sa chaise sans prêter attention aux personnes qui passaient devant elle.

Et il y avait le petit dernier tout au fond.

L'association humanitaire « 4 a better world ».

Totalement inconnue pour Léa, l'association britannique avait pourtant des projets intéressants. Le nom n'était probablement pas suffisamment porteur pour intéresser la plupart des étudiants de l'ESCP. Pourtant, Léa s'était approchée du stand et la séduction avait vite opéré après quelques minutes de conversation.

- ... et tu peux aussi bien faire un stage, qu'une année césure. Tu es en quelle année ?

- En deuxième année, répondit Léa. Qu'est ce que vous proposez comme césure ? Je veux dire, comment ça se passe ?

- Assieds-toi, je vais t'expliquer. Moi aussi je suis étudiante ici, on s'est peut-être déjà croisées. Je m'appelle Céline.

- Moi, c'est Léa, enchantée.

- Alors, comme je te le disais...

Et puis la magie avait fonctionné.

Léa en était sortie convaincue et avait également convaincu ses parents. Une année à l'étranger pour aider des personnes dans le besoin. Quoi de mieux pour garder les pieds sur terre et se forger une personnalité intéressante pour un futur entretien d'embauche ?

Finissant son cocktail, sur la terrasse de la piscine, Léa sourit lorsqu'elle repensa à cette rencontre. Un moment totalement fortuit qui l'avait poussée à s'investir corps et âme dans ses missions et même au-delà, puisque depuis cette rencontre, Céline et elle étaient devenues amies et s'écrivaient régulièrement par internet pour garder le contact.

Léa avait bien mérité cette petite pause. Elle terminait cette première et unique semaine de vacances depuis septembre dernier.

On était le 18 avril 2013.

Plus que deux mois de travail avant de profiter des vraies grandes vacances. Les dernières avant sa troisième et dernière année d'études.

Une fois son Master en marketing en poche, elle aurait tout le loisir de passer du temps dans des bureaux impersonnels à courir comme une folle entre deux dossiers. Au moins, elle aurait découvert de quoi la vraie vie était faite pendant cette année exceptionnelle.

Elle regarda autour d'elle.

Les touristes étaient nombreux pour la saison. Bâti en arc de cercle autour d'une piscine bleu turquoise surmontée d'un petit pont de bois blanc, l'hôtel avait, certes, un peu vieilli depuis sa construction au milieu des années soixante-dix, mais il demeurait une des rares étapes acceptables dans cette région.

Le terrain de tennis, au filet rongé par le sable et le vent, et celui de beach-volley, aménagé à l'orée du désert, suffisaient pour faire le bonheur des voyageurs.

Ou plutôt des baroudeurs.

Loin de la côte méditerranéenne, à plusieurs heures de route de la ville la plus proche, l'hôtel Sud Extrême était le point de ralliement des amateurs de trek, de randonnées et d'excursions dans le Sahara.

À mi-chemin entre Tataouine et Dehiba, dernière ville avant la frontière libyenne, c'était, malgré son isolement, un lieu confortable pour une étape de quelques jours, loin des grandes étapes trop touristiques.

L'hôtel et les quelques villages alentours n'en restaient pas moins situés dans un environnement difficile d'approche qui n'était relié au reste du pays que par des kilomètres de pistes sablonneuses, coincées entre dunes et amas rocaillieux, avant de rejoindre la route principale.

Pour comprendre l'autre raison de la présence de cet hôtel, il fallait marcher quelques minutes depuis la réception en marbre blanc, descendre cinq marches, contourner le bar, sortir par la terrasse et regarder droit devant soi tout au bout de la piscine.

Une oasis, îlot de vie et de fraîcheur toute relative, semblait vivre sans se préoccuper de l'inhospitalité ambiante du désert. Un havre de fertilité et de prospérité où l'eau était garantie toute l'année, tout comme les fruits et légumes qui poussaient à l'ombre des grands arbres.

C'était généralement dans cet hôtel que les agences de voyages réservaient les chambres pour leurs clients lorsqu'ils faisaient un circuit « aventure du désert » ou un trek en 4X4 à la découverte des peuples nomades du Sahara. Pour Léa, c'était surtout l'occasion de se reposer, et surtout d'éviter les grands complexes touristiques bondés de familles européennes qui déferlaient sur le pays.

Quelques adolescents jouaient au bord de la piscine sous les regards bienveillants de leurs parents, alors que les serveurs en chemise blanche virevoltaient autour des chaises longues et rangeaient hâtivement les parasols et les tables inoccupés.

- Que se passe-t-il ? demanda Léa

- Une tempête de sable mademoiselle. Je vous conseille de ne pas rester dehors. Elle est prévue pour durer une partie de la nuit.

- Bien, voilà de quoi passer une soirée tranquille à l'intérieur, pensa-t-elle en quittant le grand patio et se dirigeant vers sa chambre.

Sans se douter que cette nuit allait faire basculer son existence à tout jamais.

Le ciel était lavé de ses nuages et resplendissait d'un bleu éclatant. Le soleil brillait comme jamais.

Comme s'il ne s'était jamais rien passé. Pourtant, la nuit avait été agitée.

Cette nuit du 18 au 19 avril 2013 resta dans les mémoires.

Dans celles des autochtones, qui suite à l'événement de la nuit ne retrouvèrent jamais la prospérité économique et le fort taux de remplissage de l'hôtel qu'ils avaient connus auparavant.

Mais également dans celles des touristes. Les agences de voyages avaient fui l'hôtel par précaution et les aventuriers des sables n'avaient plus fait étape dans la région pendant de longs mois.

Pratiquement aucun client étranger ne s'y était arrêté. Victime d'un incident qui les dépassait totalement, l'hôtel Sud Extrême était en péril.

En ce matin du 19 avril, toute la géographie de la région avait été bouleversée. La tempête de sable qui s'était abattue sur la région avait été violente. Certes, les dégâts sur l'hôtel étaient réparables et d'ici une ou deux semaines, tout serait rentré dans l'ordre.

Mais les routes avaient été déplacées, emportées. Certaines maisons des villages attenants avaient été englouties par le sable. Les pistes qui permettaient aux véhicules de circuler en toute sécurité n'existaient pratiquement plus.

Léa s'était transformée en Dorothy.

Volatilisée, engloutie par la tempête et emportée dans un pays bien plus inhospitalier que celui d'Oz.

Un mort et une disparue.

Pas terrible comme publicité. Le gouvernement tunisien s'était alors réfugié derrière les mouvances terroristes, dont certaines branches armées du Sahel s'aventuraient jusque dans le sud du pays.

Mais personne n'était dupe.

L'argument était fallacieux.

En revanche, tout le monde se demandait encore ce qu'il s'était vraiment passé pendant cette nuit-là.

À l'intérieur de sa chambre, le décor était sobre et chichement ornementé. Un petit miroir surplombait un mur couvert de mosaïques colorées. La télévision assurait les retransmissions d'une vingtaine de chaînes arabes, européennes et américaines via la grande antenne parabolique sur le toit.

De son balcon, Léa avait une vue sur les palmiers qui entouraient l'hôtel et sur les dunes de sable qui s'étendaient à l'infini. Au loin, l'intensité du soleil faiblissait petit à petit.

Elle s'étendit sur le lit et sentit les ressorts défoncés lui rentrer dans le dos. Après un petit moment de réflexion, elle faillit se laisser enivrer par les pales du ventilateur qui tournaient au-dessus d'elle. Elle se redressa contre le mur de plâtre blanc parsemé de faïences aux couleurs pastel et saisit un dossier posé sur la table de nuit bancale.

Elle avait résumé l'ensemble des dernières négociations et recherches en cours, archivé des articles de presse et mis en place un listing complet avec ses fournisseurs en Europe et en Afrique. Malgré ses vacances, elle ne pouvait s'empêcher de relire ses notes et vérifier les comptes pour monter le dossier parfait qui permettrait enfin d'avoir l'autorisation tant attendue pour livrer les marchandises à destination du camp de réfugiés.

Après de longues minutes, Léa rangea ses dossiers dans un tiroir et passa à la salle de bain qui jouxtait la chambre. Située au deuxième étage, sa chambre n'était pas des plus luxueuses, mais pour le prix et la situation, elle s'en contentait parfaitement.

Elle retira son bikini et se regarda dans le miroir. Elle sourit lorsqu'elle aperçut les traces de bronzage qui la zébraient. Sa peau claire, d'habitude peu encline à prendre des couleurs au soleil, s'était relativement bien acclimatée au ciel africain. Plongée dans ses pensées, elle sursauta lorsque le téléphone sonna. Elle enfila prestement un short et un débardeur et sortit de la salle de bain.

- Oui, allo...

- Bonjour, Mademoiselle, c'est la réception. Je voulais vous prévenir qu'une tempête de sable est annoncée dans la soirée. Ne sortez surtout pas des bâtiments et n'oubliez pas de fermer toutes vos fenêtres. Il se pourrait que nous ayons des problèmes de communication si nos antennes venaient à être touchées. Si vous avez des appels urgents à faire, vous devriez les faire dès maintenant.

- Et concernant les téléphones portables ?

- Nos techniciens sont en train de démonter le relais sur le toit de l'hôtel pour éviter tout risque d'effondrement. C'est du matériel fragile, nous le remettrons dès que le beau temps sera revenu. Normalement, tout sera prêt pour demain matin.

- Très bien, merci.

Une heure plus tard, lorsque Léa descendit dans le hall principal, le vent commençait déjà à faire tourbillonner le sable autour de l'hôtel. Elle sortit et marcha sur l'allée gravillonnée qui faisait le tour du bâtiment en direction des parkings. Les voitures étaient garées dans des petits baraquements en pierre où le personnel de l'hôtel s'activait pour vérifier la fermeture des fenêtres et l'isolation rudimentaire du toit en paille tressée.

Elle circula entre les nombreux 4X4 avant de trouver le sien. Le Land-Rover qu'elle avait loué n'était plus tout jeune, mais avait le mérite de tenir parfaitement la route sur les pistes du désert. Dans le coffre, elle récupéra les documents dont elle avait besoin pour travailler dans la soirée. Une petite cagette de classeurs et de dossiers. Tout l'historique des opérations en cours. Si avec ça, elle n'obtenait pas une bonne note à son stage, il n'y avait plus rien à faire ; et puis, autant prévoir un peu d'occupation si la télévision ne résistait pas au vent.

Le sable commençait à envahir le garage et à tournoyer sous les roues des voitures. Elle ferma sa voiture et retourna s'abriter à l'hôtel. Le vent était de plus en plus violent et le ciel se couvrait à vue d'œil. De gros nuages noirs se mobilisaient et s'aggloméraient au loin.

C'est en sortant du garage qu'elle entendit un violent crissement de frein avant de sentir une gerbe de sable lui balayer les jambes. La voiture qui venait de freiner brutalement devant elle glissa dans l'allée avant de s'immobiliser à quelques centimètres de Léa. Le conducteur en sortit précipitamment.

- Je suis vraiment désolé, je ne vous avais pas vue...
- C'est une raison pour rouler aussi vite dans la cour de l'hôtel ?
- Non, excusez-moi. Est-ce que tout va bien ?
- Oui, oui, c'est bon...

Maussade, elle tourna le dos, s'éloigna et poursuivit son chemin pour rentrer dans le hall de l'hôtel.

À la télévision qui trônait au-dessus du bar, l'image du présentateur du journal télévisé sur CNN se dégradait. De petites coupures et une image brouillée annonçaient les prémices de la tempête.

Assise dans un fauteuil, un verre de Coca-Cola sur une table basse transparente, plongée dans la lecture de ses notes, Léa ne prêtait attention ni au vent, ni à celui qui s'approchait d'elle.

- Est-ce que je peux me joindre à vous ?

La voix était masculine. À la fois profonde et mature.

Elle leva la tête et vit l'homme qui avait manqué de la renverser sur le parking.

- Vous n'avez pas réussi à me tuer tout à l'heure et vous revenez à la charge, c'est ça ? ironisa Léa.

- Oui, je suis assez persévérant. Vous permettez ?
- Je vous en prie.

Elle mit de l'ordre dans ses notes et rangea son dossier. L'homme devait avoir une quarantaine d'années. Plutôt grand, le crâne rasé, avec une barbe de plusieurs jours, il avait tout de l'aventurier baroudeur.

- Vous aviez l'air bien pressé tout à l'heure. D'où venez-vous ?

- Toutes mes excuses pour... tout à l'heure. Je m'appelle Olivier Fraconville. Je suis photographe en free-lance pour des agences de presse, et heureux de rencontrer une compatriote ! Et vous êtes... ?

- Je m'appelle Léa, répondit-elle. Une simple étudiante en vacances.

- On peut dire que vous n'aimez pas les endroits touristiques ! Ce n'est pas le meilleur endroit du pays pour passer des vacances.

- Oui, je sais bien, mais j'avoue que je n'ai pas vraiment choisi.
- Comment êtes-vous arrivée dans cet endroit reculé ?

- Par un père un peu trop protecteur et inquiet qui a insisté pour me payer une semaine de vacances ici. Je suppose qu'il voulait me faire plaisir, mais je lui donnerai quelques leçons pour bien choisir mes vacances la prochaine fois !

- Ceci dit, l'hôtel semble très correct...

- Oui c'est sûr, mais il n'y a pas grand-chose à faire. J'ai atterri à Djerba la semaine dernière, et puis j'ai loué une voiture pour venir ici. Du coup, ça me permet d'être mobile et bouger un peu dans les environs. Je vous conseille Tataouine ou Médenine. L'aller-retour se fait bien dans la journée...

- Ça serait avec plaisir, mais je ne compte pas rester ici très longtemps. En fait, je rentre de Libye. J'avais un vol pour Tunis hier soir, que j'ai raté, et le prochain disponible n'étant pas avant trois jours, j'ai décidé de prendre la voiture. Je me suis dit que ça serait plus rapide et facile.

- Et vous travaillez sur quoi ?

- J'ai fait un reportage photo sur des peuples du désert. Des gens surprenants ! C'est pour un magazine de voyages qui devrait paraître le trimestre prochain. Sinon je suis plutôt porté sur les problèmes géopolitiques, les conflits pétroliers, le trafic d'armes et de clandestins. Je bosse pour

des journaux ou des magazines en fonction des demandes. De quoi fournir de belles images aux journalistes qui restent bien au chaud, derrière leur ordinateur. Et en dehors de vos vacances idylliques, que faites-vous dans la vie ?

Léa se pencha pour attraper son verre.

- Je suis étudiante en école de commerce. À Paris. Et dans le cadre de mes études, j'ai fait un break d'un an pour travailler dans une association humanitaire qui s'appelle *4 a better world*. Je repars après-demain en Afrique du Sud.

- Et vous travaillez sur quoi exactement ?

- En ce moment, je suis en train de finaliser les derniers arrangements pour un projet qui consiste à venir en aide à un camp de réfugiés au nord de l'Ouganda. Des milliers de Soudanais du Sud fuient des zones de combat et sont accablés par la sécheresse. Ce qui n'était qu'un camp d'accueil provisoire s'est transformé en immense camp de réfugiés. Reste maintenant à convaincre des investisseurs et des mécènes européens et américains de leur venir en aide...

Ils discutèrent encore de longues minutes avant de se diriger vers la salle de repas. Pour une fois, Léa aurait de la compagnie pour dîner.

Dehors, la tempête faisait rage.

Malgré les conditions météorologiques inhabituelles, le service se passa comme d'habitude. Le buffet était frais et bien garni. Les boissons à volonté et les pâtisseries orientales toujours aussi savoureuses.

Ils étaient presque comme à l'intérieur d'une bulle. Protégés des tourments de l'extérieur par les murs de l'hôtel.

Toutefois, bien que portes, fenêtres et volets soient fermés à double tour, le vent et le sable s'immisçaient à travers les moindres interstices. Ils se glissaient, s'infiltraient et recouvraient le sol carrelé d'une fine couche.

Une fois le dîner terminé, Léa et le photographe s'assirent dans une petite salle attenante au bar. Des tapis épais étaient disposés sur le sol et des tapisseries traditionnelles ornaient les murs. Une légère musique arabe complétait le décor à la fois rustique et raffiné. Cela faisait plus de trois heures qu'ils discutaient ensemble.

- Vous voulez un café au fait ?

- Hum... non merci, mais... un thé, pourquoi pas.

- Restez là, je m'en occupe.

Anecdotes, histoires croustillantes, grands récits aventureux ou simples clins d'œil, une certaine complicité s'était rapidement installée entre eux. Léa ne se livrait pas facilement, mais elle avait plaisir à discuter avec cette rencontre éphémère.

Quelques minutes plus tard, il revint avec deux tasses qu'il déposa sur la table en orientant celle de Léa juste devant elle.

- Thé à la menthe, ce n'est pas très original, sourit-il.

- C'est très bien. Merci.

- Et sinon qu'avez-vous prévu de faire demain ? demanda-t-elle.

- Je dois partir tôt. Il faut que j'arrive à mon agence de Tunis le plus rapidement possible pour faire mon rapport et transmettre mes photos. En partant au petit matin, si la tempête est calmée, je devrais y être demain soir. Si le temps ne s'était pas détraqué aussi subitement, j'aurais pu rouler toute la nuit, mais c'est le seul hôtel recommandable à des kilomètres. C'était plus prudent que je m'arrête ici ce soir. Et vous alors ?

- Je vais déjà profiter de mes deux derniers jours de vacances. Ensuite, direction l'Afrique du Sud. L'association dispose d'un de ses sièges sociaux sur place. C'est mon camp de base si vous préférez. Après avoir passé pratiquement un mois sur le terrain, je pense que ça va aussi me faire du bien de rester un peu au bureau.

En l'écoutant distraitement, il manipula la petite fiole vide dans sa poche et compta mentalement le temps tout en se remémorant les consignes.

- Ça agit en trente minutes environ. Arrange-toi pour lui faire avaler en fin de repas. C'est totalement incolore et inodore.

- Et ça marche comment ?

- Elle va d'abord se sentir prise d'un gros coup de barre, puis dix minutes plus tard, elle va s'effondrer de sommeil. Avec cette dose, tu en as pour une bonne douzaine d'heures. Elle se réveillera juste avec un petit mal de tête et l'impression d'avoir fait une très bonne nuit.

- ... et nos pensées sont naturellement tournées vers Léa Waters et sa famille. Je tiens à vous réaffirmer que nous collaborons activement avec les autorités compétentes afin de comprendre ce qui s'est réellement passé. Que ce soit en France ou en Tunisie. Retrouver Léa est notre priorité absolue. Merci.

- Et quand pensez-vous avoir des nouvelles ?

- Quelle est la position du ministère des affaires étrangères ?

- Est-ce bien raisonnable d'envoyer des étudiants sur le terrain ?

- Allez-vous stopper vos missions en Afrique subsaharienne ?

Les journalistes se pressèrent devant le siège de l'association pour tenter d'arracher un mot supplémentaire de Brice Dewight, le président de l'association 4 a better world.

Sans succès.

Il s'était éclipsé aussi vite qu'il était apparu.

Pas question de se perdre en conjecture. Il fallait donner l'impression qu'il maîtrisait les dossiers. Qu'il était inquiet. Soucieux. Et qu'il avait du travail.

En tout cas, pour sa part, le travail avait été fait.

Exactement comme on lui avait demandé.

À quelques jours près cependant.

Il n'avait pas prévu qu'elle prendrait des vacances à ce moment-là. Mais qu'importe, c'était fait.

Dans ces circonstances dramatiques, il ne fallait pas hésiter à jouer la surenchère. Faire le tour des plateaux de télévision et de radios, pour ne pas trop laisser retomber le soufflé.

Faire preuve d'humanité.

Du moins dans les prochains jours. Une information en chassant une autre, on oublierait vite la disparition mystérieuse de Léa. Elle ne serait plus qu'un nom sur une photo que les journaux télévisés afficheraient une fois par an, à chaque anniversaire de sa disparition, avec un ton tragique du type « nous ne l'oublions pas. »

Mais pour le moment, il devait revêtir son double masque. Son autre Lui.

Celui de l'empathie extrême, qui comprend et agit.

Il était deux heures du matin lorsque Léa et Olivier Fraconville se levèrent du petit salon et se dirigèrent vers les escaliers menant aux chambres.

L'hôtel était pratiquement désert.

La plupart des clients étaient couchés. Calfeutrés dans leur chambre en attendant que la tempête de sable passe.

En arrivant sur le palier, Léa sentit la fatigue lui tomber violemment dessus et ne prêta pas attention au violent courant d'air qui lui balaya les jambes. À l'extérieur, les bourrasques ne faiblissaient pas. Les volets des fenêtres du couloir avaient été arrachés par endroit et les accroches métalliques claquaient contre le mur. On ne distinguait pratiquement rien par la fenêtre. Tout juste un grand voile noir qui tourbillonnait entre les lumières extérieures des bâtiments. Les montants des fenêtres tremblaient, prêts à éclater en morceaux.

- Impressionnant cette tempête, sourit Léa, les yeux plissés.

- Oui, mais ça ne devrait pas tarder à se calmer. Enfin j'espère !

Les grains crissaient sous leurs pas, lorsqu'ils avancèrent jusqu'à la porte de la chambre du photographe.

- Je vous laisse, ma chambre est un peu plus loin, dit Léa.

- Bien, alors merci pour la compagnie et profitez bien de vos vacances. Lorsque vous serez de retour à Paris, je pourrais vous inviter. J'organise une exposition de photo cet été. Principalement des portraits de mes différents reportages en Afrique, mais aussi des paysages qui montrent la diversité des régions...

Léa était immobile dans le couloir.

Elle écoutait à peine ce qu'il disait.

Son attention était portée sur autre chose. Elle luttait contre l'épuisement qui l'envahissait.

Une sorte de bourdonnement violent qui tambourinait à l'intérieur d'une des chambres.

- Je vais vous donner ma carte, j'en ai quelques-unes dans ma chambre si vous avez une seconde...

Olivier Fraconville inséra sa clé dans la serrure et tourna la poignée.

- Arrêtez ! Vous n'entendez rien ? Je crois que...

Avant qu'elle n'ait pu finir sa phrase, il fit un pas à l'intérieur de sa chambre et fut happé par le vent.

Léa le suivit, mais fut aussitôt projetée sur le sol.

La porte-fenêtre qui donnait sur le balcon était grande ouverte. Le sable avait déjà envahi la chambre qui était sens dessus dessous.

Des morceaux de bois et de verre jonchaient le sol et les tas de sable qui s'accumulaient partout. La petite chambre tranquille était secouée par le vent. Ils étaient au cœur de la tempête.

- Vite ! cria le photographe. Aidez-moi à mettre mes affaires à l'abri...

- Impossible ! s'égosilla Léa. Y'a du sable qui vole partout... Laissez tomber, nous reviendrons une fois la tempête calmée.

Elle se redressa et essaya de l'arrêter alors qu'il balayait la chambre du regard à la recherche de son matériel. Il s'avança près de ce qui restait de son lit, mais s'enfonça dans le sable jusqu'aux genoux.

- Venez ! hurla-t-il, j'ai trouvé mon sac ! Tenez, prenez ça...

Au moment où elle voulut se saisir du sac, elle poussa un cri.

Une bourrasque plus forte que les autres venait de lui balancer du sable en plein visage. Complètement aveuglée, elle sentit ses yeux brûler. Le vent chargé de ces milliards de petits grains qui tourbillonnaient dans la chambre empoisonnait l'air.

C'était irrespirable et dangereux.

Léa eut juste le réflexe de se terrer dans la salle de bain.

Elle était déjà un peu à l'abri du vent.

À tâtons, elle chercha le lavabo.

Sa langue et sa bouche étaient chargées de sable.

Tout comme son nez et ses yeux.

Elle était incapable de cligner des paupières sans qu'une décharge électrique lui atomise les globes oculaires. Elle sentait le sable couler au fond de sa gorge et remonter dans ses sinus à chaque inspiration.

Un vrai sablier humain.

Ça grattait et irritait à l'intérieur de son système respiratoire. Une terrible sensation d'étouffement.

Après quelques secondes, elle ouvrit enfin le robinet. Elle sentit un filet d'eau salvateur couler du robinet en fer rouillé. Elle se précipita dessous et se nettoya prestement le visage.

Elle se rinça rageusement la bouche.

Elle avait l'impression de régurgiter des tonnes de sable. Une fois la bouche et le nez dégagés, elle ne put retenir un cri lorsqu'elle se força à garder les paupières ouvertes sous l'eau qui coulait.

Elle toussa et cracha encore.

Sa vue était trouble, brulante et acide.

Malgré l'eau, l'abominable brulure persistait. Elle se rinça les yeux de longues minutes, tandis que le combat faisait rage juste à côté d'elle.

Finalement, elle sentit la douleur s'éloigner un peu.

Elle battit des paupières. Ça piquait encore. Elle se regarda dans le petit miroir secoué par les rafales de vent qui ébranlaient les murs.

Ses pupilles vert émeraude étaient entourées d'une mare de sang qui s'étalait sur toute la cornée de l'œil au fur et à mesure que les minuscules vaisseaux sanguins éclataient.

Malgré sa vue vaporeuse et incertaine, il fallait qu'elle sorte de la chambre pour chercher de l'aide. Ce n'était pas le moment de rester ici. Il fallait contenir le sable et fermer la porte de la chambre à tout prix.

Alors qu'elle se repassa une dernière fois le visage sous l'eau, elle entendit le photographe crier.

Un rugissement de douleur et de surprise.

Elle prit la première serviette qu'elle trouva et l'entoura rapidement autour de sa bouche et de son nez pour se protéger.

Au moins, elle pourrait respirer un peu mieux.

La main devant les yeux complètement saturés de sang, elle fit un pas hors de la salle de bain.

Le vent était encore violent et le sable volait toujours dans la chambre. En dépit de sa vue défaillante, elle vit le visage livide du photographe.

Il tituba quelques instants avant de porter la main à son torse.

Du sang recouvrait sa chemise.

Les pieds prisonniers dans un mètre de sable, il eut juste la force de se dégager et d'avancer vers Léa avant de s'écrouler.

Sans réaliser ce qui se passait, elle sentit la main sanguinolente du photographe lui saisir la cheville et la faire basculer à terre.

Au moment où son corps se déroba, un mince courant d'air lui frôla l'épaule. Sa tête rebondit sur le sable. Totalement paniquée, elle hurla à s'en briser les cordes vocales.

Tout à coup, le décor tourbillonna autour d'elle, lorsqu'un long trait rouge déchira sa peau cuivrée sur l'épaule droite. Complètement assommée, elle sentit le sang couler et son cœur battre comme un sourd dans sa poitrine.

Son regard balaya la pièce au ralenti avant qu'une violente nausée lui traverse l'estomac.

Elle entraînerçut trois silhouettes qui allaient et venaient dans la pièce. Elles semblaient se déplacer de fenêtre en fenêtre sur toute la façade de l'hôtel. Vision irréelle de ces hommes de l'ombre qui faisaient fi de la tempête.

Léa éprouva une intense frayeur qui commençait à l'envahir au fur et à mesure que le sable se chargeait de sang. Le sien qui s'écoulait comme un mince filet de sa blessure à l'épaule et celui du photographe, saigné à blanc sans pitié par ces ombres qu'elle ne pouvait identifier.

Elle tenta désespérément de se relever.

Au moment où elle parvint à se mettre sur les genoux, elle se sentit soudain projetée en arrière et transportée dans les airs.

Des coups de feu claquèrent autour d'elle.

Puis elle fut balancée à nouveau sur le sol. Elle releva la tête, mais ne distinguait plus grand-chose. La scène ne dura que quelques secondes. Et pourtant, c'était une éternité pour Léa.

Elle fut soudain trainée comme un pantin inanimé dans les couloirs envahis par le sable.

Un nouveau coup de feu éclata à ses oreilles.

La douleur la maintenait consciente. Le sang qui tambourinait à ses tempes, sa blessure et ses yeux brulés par le sable imposaient un rythme effréné à son cœur.

Prise entre panique et frayeur, Léa s'abandonna complètement aux ombres qui l'entraînaient à l'extérieur de l'hôtel.

Elle sentit ses pieds s'accrocher sur les marches de l'escalier de la sortie de secours. Dehors la tempête ne semblait jamais se calmer. La tête maintenue baissée par une main fermement plaquée, elle se laissait emporter.

Le sable, les coups de feu, le sang, la peur...

Incapable de comprendre, de prêter attention à ce qui se passait ou de calmer son organisme sous le choc, elle se laissa porter jusqu'à ce que ses pieds touchent enfin une surface dure.

Balancée à l'arrière d'un camion, Léa tenta de résister un moment, mais ses forces l'avaient abandonnée. Elle ne put garder l'équilibre et s'effondra.

Son regard tenta de percer ce mur de sang qui lui englobait les yeux, mais ce dernier effort fut trop violent.

Elle s'écroula sans un mot.

Le front trempé par la sueur, le visage déformé par la peur, Léa poussa un cri lorsqu'elle se réveilla subitement.

Elle regarda l'heure.

Le radioréveil indiquait 03:51. C'était le milieu de la nuit à Paris.

- Encore ce maudit cauchemar, gémit-elle, le visage blanc comme un linge.

Elle poussa d'un geste les draps sur le côté. Assise sur son lit, elle ne pouvait rien faire pour empêcher son corps de trembler.

Elle avait le dos trempé de sueur. D'une main chancelante, elle se saisit de la boîte de comprimés posée sur sa table de chevet. Titubante, elle fit quelques pas jusqu'au robinet de la cuisine où elle avala son cachet avec une gorgée d'eau.

- Combien de temps vais-je devoir endurer ces souvenirs ? se demanda-t-elle, assise sur un tabouret, la tête enfoncée dans les épaules, son corps recroquevillé sur lui-même.

Après quelques minutes, elle se détendit enfin.

Le Xanax agissait tranquillement. Lentement. Tout en profondeur.

Comme une armée qui repoussait les assauts barbares de ses angoisses profondes, elle sentait le mal-être la quitter petit à petit.

À moins que ce ne soit que dans sa tête.

Est-ce que le simple fait de prendre le comprimé induisait un mieux-être immédiat ? Impossible à dire. Mais depuis quelques semaines, c'était son meilleur compagnon.

Celui qui l'accompagnait partout.

Tout le temps.

Et qui la protégeait de ses transes anxieuses presque paralysantes qu'elle ne parvenait pas toujours à gérer seule.

Elle se calma enfin et se releva du tabouret pour se poster devant la fenêtre de son petit appartement.

Le front posé contre la vitre, le froid lui faisait du bien. Il anesthésiait son mal de tête qui suivait généralement ses cauchemars et crises d'angoisse. Elle se laissa aller quelques minutes.

Elle s'abandonna complètement.

Hypnotisée par les phares des voitures qui se déplaçaient sur le boulevard parisien au milieu de la nuit, par le rythme régulier des feux tricolores qui ne s'arrêtaient jamais et par l'éclairage défaillant d'une enseigne lumineuse qui vibrait dans la rue et dont la lumière se projetait sur le kiosque à journaux refermé sur lui-même.

Depuis quelque temps, les cauchemars revenaient de plus en plus souvent.

Parfois, c'était juste des bribes de souvenirs. Des flashes. Des émotions.

Parfois, comme cette nuit, elle revivait une scène de son histoire. Elle remontait le temps pour vivre intensément chaque instant de cette nuit tragique.

Malgré les rencontres avec sa psychiatre, elle était loin d'avoir digéré cet événement qui avait changé sa vie. Même si, en apparence, les choses n'allaient pas si mal.

Les médecins l'avaient pourtant prévenue. Il faudrait certainement de longs mois avant de passer à autre chose.

Soit enterrer définitivement dans le plus profond de sa mémoire l'enlèvement dont elle avait été victime au printemps dernier en Tunisie et aller de l'avant.

Soit s'en souvenir et briser l'amnésie qui entourait cette période de sa vie pour apprendre à vivre avec.

Le front toujours appuyé sur la fenêtre, le froid de cette nuit d'octobre ne suffit pas à calmer sa migraine qui montait.

Tant pis. Elle n'était plus à ça près.

Elle retourna dans la cuisine et avala deux nouveaux comprimés avec un verre d'eau. Elle jeta un œil sur sa montre, posée sur la table. Ça faisait une demi-heure qu'elle était réveillée, et elle avait déjà autant de produits chimiques dans le sang qu'un toxico.

Il était temps de retourner se coucher et de laisser agir la magie pharmaceutique.

De retour dans sa chambre, elle se blottit sous la couette et se tourna sur le ventre en espérant finir sa nuit calmement.

Le réveil indiquait 04h35 lorsque la respiration de Léa reprit un rythme régulier et détendu.

- Mademoiselle... on a raté son train ce matin ?

- Excusez-moi monsieur, je suis désolée.

Elle voulait faire une entrée discrète en cours, mais c'était raté. Elle s'installa au fond de la classe et sortit ses affaires.

En voyant le visage fatigué de son élève, le professeur se tut aussitôt. Ses yeux cernés et son teint pâle parlaient d'eux-mêmes.

- Bon, asseyez-vous Léa. Allez, on reprend. Donc nous étions sur l'analyse marketing de la politique commerciale de Sony en Europe...

Comme à chaque fois que ses cauchemars la reprenaient, la journée suivante était difficile.

Les paupières gonflées par la fatigue, elle tenta de se concentrer sur le cours de marketing stratégique. Elle essaya d'ignorer le battement sourd de ses veines qui résonnait dans son front et sur ses tempes. Ce n'était pas gagné. Elle n'avait pas totalement vaincu la migraine qui s'accrochait désespérément à son cerveau.

Et il n'était que neuf heures et demie.

La journée s'annonçait longue.

Les graphiques, les références, les textes et les citations défilaient devant ses yeux comme les pages d'un livre d'une langue inconnue. Les étudiants prenaient la parole, posaient des questions, se levaient, se rassaient... Tout se passait comme si Léa n'était qu'une spectatrice dans une salle de cinéma. Elle faisait partie du décor et était invisible aux autres.

Une main sur le front, elle se concentra pour accrocher le cours et prendre des notes. Le diaporama PowerPoint fuyait devant elle. Les échanges s'intensifiaient entre le prof et les élèves. Tout ça lui semblait tellement lointain. Tellement incompréhensible. Elle se força, mais son cerveau était trop occupé à lutter contre la céphalée qui étendait ses tentacules dans le moindre recoin de sa tête.

Deux heures plus tard, à la fin de la séance, alors qu'elle rangeait ses affaires, l'enseignant vint la voir.

- Est-ce que tout va bien Léa ?

- Oui, soupira-t-elle, je... je traverse une période un peu difficile. Le contrecoup, je suppose... Mais ça devrait aller, je commence à avoir malheureusement l'habitude... Je suis désolée d'être arrivée en retard tout à l'heure.

Avec sa barbe poivre et sel et ses fines lunettes rondes, l'enseignant, le regard compatissant, poursuivit.

- Écoutez, Léa, si vous avez besoin de quoi que ce soit, n'hésitez pas à me le dire. Je sais qu'il ne doit pas être aisé pour vous de s'habituer à une nouvelle promotion et de reprendre les cours avec ce que vous avez vécu l'année dernière, mais persévérez et je suis sûr que vous y arriverez.

- Merci.

- J'ai commencé à corriger les copies de la semaine dernière. La vôtre est excellente. Mes collègues sont unanimes. De plus, le rapport de votre année césure est un des meilleurs qu'il nous ait été donné de lire...

- Merci monsieur.

- Vous devriez vous faire aider. L'école dispose d'une psychologue. Vous connaissez madame Martinez ? Elle pourrait vous conforter et faire un travail en profondeur avec vous.

Le regard fatigué, Léa tourna la tête vers son interlocuteur.

- Merci. Mais ça va aller, je vois déjà quelqu'un et je vais me débrouiller toute seule. Ça va déjà mieux. Je vous vois la semaine prochaine. Excusez-moi.

Elle se leva et quitta la salle de cours pour rejoindre les étudiants dans le couloir. À peine sortie, elle fut interpellée par son amie.

- Alors Miss, la soirée a été agitée ? Il est comment ? Blond ? Brun ?

- Salut Céline. Ni l'un, ni l'autre malheureusement. Juste un cauchemar un peu trop réel et une bonne dose d'anxiolytique pour retrouver le sommeil.

- Et tu vas mieux ?

- Ce n'est pas la grande forme. Il faut croire que les crises sont de plus en plus espacées, mais de plus en plus violentes. Si on sortait prendre l'air ? J'étouffe dans ce couloir.

- Pas de problème, notre prochain cours est à 14h30, on a largement le temps. Je t'emmène déjeuner à l'extérieur ? Je suis sûre que ça te fera du bien. Je connais un bon petit restaurant à trois stations de métro. Ça te tente ?

- D'accord je te suis.

Léa se sentit revivre lorsque la nouvelle salve de cachets commença enfin à faire effet. Un gramme de paracétamol supplémentaire et le restaurant lui parut progressivement moins désordonné, son assiette moins écœurante, et son amie plus chaleureuse que jamais.

- ...et ce type, c'était un vrai con. Si tu avais vu comment il m'a reçue ! Une heure de retard pour me présenter un stage qui se résume à tortiller des fesses devant lui lorsqu'il rencontre des clients, faire des comptes rendus, des photocopies et lui apporter le café. J'ai halluciné !

- La joie des stagiaires malléables à souhait ! T'as d'autres pistes pour ton stage de fin d'année ?

- J'ai été relancée par l'association *4 a better world*, mais j'avoue qu'après ce qu'il t'est arrivé, ça m'a un peu refroidie...

- Eh, je te rappelle qu'au départ, c'est toi qui m'as présentée l'association pour mon année césure !

- Ben oui, mais je ne pouvais pas savoir ce qu'il allait t'arriver ! Je bossais juste pour eux le temps du forum entreprises, c'est tout. Et toi, sinon, tu as des pistes ?

- J'avoue que je n'y ai pas trop pensé pour le moment. Mais j'aimerais bien me rapprocher un peu de ma mère. Alors, je me dis pourquoi pas les États-Unis ? Au moins j'aurais déjà un pied-à-terre sur place.

- Comme ça, je pourrais venir te voir et passer des vacances avec toi, sourit Céline.

- Oui, pourquoi pas ! Mais en attendant, je vais déjà valider mon dernier semestre de cours avant de trop m'inquiéter pour le stage.

- C'est clair. T'as bien raison. C'est trop bon ce carpaccio... Et toi ça te convient ?

- Oui, c'est parfait. C'est une bonne adresse cette brasserie, tu avais raison.

- Au fait tu as prévu quoi ce week-end ? Tu restes sur Paris ?
- Non, je ne pense pas, je crois que je vais rentrer chez mon père.
- Dommage. Je connais des types qui organisent une soirée pas loin de Neuilly, ça pourrait être l'occasion de sortir un peu... et puis cela te ferait du bien de voir du monde, de rencontrer des gens... Voire de rencontrer quelqu'un tout simplement...
- Céline... tu es incorrigible, sourit Léa, quand cesseras-tu de t'occuper de ma vie ?
- Il faut bien que quelqu'un s'en occupe, puisque tu ne le fais pas ! Allez, fais-moi plaisir ça va être sympa ces quelques jours. On pourra aller faire les boutiques, se détendre... se faire plaisir quoi !

- Non, c'est gentil, mais j'ai vraiment envie de rentrer à Troyes ce week-end. Mon père m'attend et il y a un moment que je ne l'ai pas vu. Et puis, tu sais... tu devrais essayer de temps en temps de sortir de Paris toi aussi. Il y a plein de choses à voir aussi de l'autre côté du périphérique !

- Tu as sûrement raison, répondit Céline tout en terminant son assiette, mais j'aime trop cette ville pour faire quoi que ce soit d'autre !

- Bon, allez, il faut qu'on y aille, on va être en retard en cours. On prendra le dessert une autre fois. Je vais demander l'addition.

Les deux filles sortirent du restaurant en souriant.

Cette pause-déjeuner avait fait le plus grand bien à Léa. Elle avait finalement gagné la bataille contre la perceuse qui tournait à pleine vitesse dans son crâne. L'étau qui se refermait sur ses tempes s'était progressivement desserré.

Les faibles rayons de soleil automnaux de ce mois d'octobre réchauffaient son teint clair et ses taches de rousseur qui saupoudraient son visage doux bordé par ses cheveux roux.

Céline était complètement différente : petite, ronde avec les cheveux noirs mi-longs et des formes avantageuses.

Les deux filles s'engouffrèrent dans le métro et rejoignirent l'école de management.

Le reste de la journée passa rapidement. Elles enchaînèrent des cours magistraux de marketing, de communication puis de contrôle de gestion avant de se retrouver dans la grande cour intérieure de l'école, alors que le soleil commençait à se coucher.

- Bon sang, tout juste 19h et il fait déjà nuit, maugréa Céline.

- Je te rappelle que nous sommes déjà mi-octobre ! Il va falloir t'y faire, les beaux jours sont derrière nous. Je t'offre un café pour te réchauffer ?

- Ces températures glaciales et ces feuilles qui tombent me filent le bourdon...

- Températures glaciales ? Mais il fait 10 degrés ! s'exclama Léa. Tu verras le jour où je t'emmènerai passer un hiver dans les Rocheuses, tu mettras un autre mot que « glaciales » sur les températures parisiennes !

Elle fit la moue.

- Bon, alors ce café, on le prend ?

- C'est gentil, mais j'ai encore du boulot à terminer. À cette heure-ci, j'ai au moins cinquante minutes de transport en commun pour rentrer.

- OK, comme tu veux. On se voit demain ? On a cours ensemble ou pas ?

- Hum... je ne crois pas, non. Ce sont les cours de langues demain matin. L'après-midi j'ai un partiel de finance internationale, mais tu n'as pas pris cette matière.

- Bon, et bien bonne révision.

- OK, bonne soirée à toi, bye.

Léa regarda Céline sortir de l'École Supérieure de Commerce de Paris. Assise sur une chaise colorée dans un coin de la cour, elle regarda les grands bâtiments majestueux qui composaient l'ESCP. Elle n'avait encore jamais vraiment mesuré la chance qu'elle avait d'avoir été admise dans l'une des meilleures écoles de management françaises. Elle n'avait que peu de contacts réels dans cette école. Elle était sûrement trop en décalage par rapport à la majorité des autres étudiants. Et puis, elle n'était pas trop dans l'esprit « soirées étudiantes », « open-bar » et « projets associatifs ».

Elle était plutôt le genre d'étudiante discrète qu'on remarque à peine. Et ça lui convenait très bien comme ça.

Lorsque l'humidité la saisit, elle se décida enfin à bouger. Après vingt minutes de marche dans la nuit, Léa arriva devant chez elle. Un bel immeuble cossu du boulevard Voltaire doté d'une grande porte en fer forgé. Elle tapa les quatre chiffres sur le boîtier du digicode et pénétra à l'intérieur de son sanctuaire. C'était une petite bulle de confort au prix largement supérieur à ce qu'elle aurait pu s'offrir avec ses économies.

Heureusement que ses parents, malgré leur divorce, étaient restés unis pour offrir à Léa un petit appartement de trente-cinq mètres carrés, au cœur de Paris. Un investissement réalisé vingt ans plus tôt qui lui permettait à présent de ne pas se soucier du loyer à payer. Un luxe dans la capitale française pour une étudiante.

Et puis il y avait eu l'accord à l'amiable, secrètement négocié, peu de temps après la libération de Léa. Des armées d'avocats qui se sont livrées des batailles judiciaires pendant des semaines. Ceux de l'association humanitaire qui avait embauchée Léa pour une année-césure. Ceux du ministère de l'intérieur Tunisien. Ceux de l'école de commerce parisienne. Ceux des affaires étrangères françaises et américaines. Et au milieu de tout cela, il y en avait un de sa mère, qui représentait Léa, sans qu'elle ne le sache vraiment. Elle n'avait aucune idée de ce qui s'était vraiment décidé. Tout ce qu'elle savait, c'est qu'une jolie somme à six chiffres lui était versée sous forme de rente pour les dix prochaines années moyennant diverses obligations. Des dommages et intérêts pour ne pas faire trop de vagues, ne plus parler de cette histoire dans la presse et rentrer dans le rang. C'était à peu près le résumé que sa mère lui avait fait.

Léa gravit les quatre étages pour arriver sur le palier. La clé en acier pivota dans la serrure et la porte de son appartement s'ouvrit. Elle appuya sur l'interrupteur qui mettait en relief l'impressionnant désordre de sa nuit agitée.

Elle soupira en regardant autour d'elle. Dans sa chambre, ses vêtements étaient éparpillés sur le parquet, son lit complètement défait avec les draps et couvertures par terre. Dans la cuisine, elle avait au moins trois jours de vaisselle en retard dans l'évier.

- Bon, se dit-elle, je vais commencer par manger quelque chose avant de me lancer dans le grand rangement.

Elle ouvrit son petit réfrigérateur sous le four à micro-ondes. Ce n'était pas très reluisant. Les restes d'un litre de soupe poireaux-carottes-lentilles qu'elle réchauffa dans une casserole. Quelques croutons par dessus, et ça fera l'affaire.

- Il est temps de faire les courses, je n'ai presque plus rien à manger, songea-t-elle en plongeant d'un air contemplatif une cuillère dans un yaourt nature à 0%.

Fatiguée par sa journée, elle rangea les restes de son dîner et alluma son iPad pour mettre un peu de musique. Dès les premières notes, elle se leva et se lança dans le grand nettoyage.

Après avoir enchaîné la vaisselle et l'aspirateur, elle rangea la pile de vêtements qui trainait sur son fauteuil, en profita pour trier ses derniers achats et mit de l'ordre dans ses armoires et tiroirs. Alors que son appartement commençait enfin à ressembler à quelque chose, elle changea les draps de son lit, encore humides de sueur de son cauchemar de la nuit dernière.

Il était près de vingt-trois heures lorsqu'elle sortit de la douche, un drap de bain entourant son corps et une serviette de toilette enturbannant ses cheveux. Elle contempla son lieu de vie. Tout était redevenu comme avant. Habituellement ordonnée et soigneuse, elle avait cependant parfois tendance à se laisser déborder par les événements.

Mais ce soir, elle avait fait du bon travail. Elle passa un pyjama et se pencha sur son agenda. Au programme, demain matin, un cours d'anglais. Elle ne prit même pas la peine d'ouvrir ses livres.

Sa double nationalité franco-américaine et sa maîtrise de l'anglais lui épargnaient cette tâche. L'après-midi, elle enchaînait des cours de négociation internationale, de ressources humaines, puis de marketing du luxe. Elle parcourut rapidement ses notes prises lors des semaines précédentes, et relut les passages clés dans ses ouvrages de cours.

Une heure plus tard, tout était prêt.

Elle remit un peu de musique pour se décontracter et finit par ranger encore les dernières babioles qui traînaient. Alors que la voix rauque du chanteur du groupe de métal Disturbed résonnait dans les haut-parleurs, elle réunit les boîtes de médicaments et les ordonnances qui étaient encore dispersées sur la table basse.

Il y en avait pour tous les symptômes, toutes les crises et à toutes les doses. Anxiolytiques, antidépresseurs, antispasmodiques, sédatifs, antimigraineux, décontractants musculaires... La multitude des boîtes qui s'amoncelaient surplombait celle des ordonnances médicales : crises d'angoisses, état de choc, mal-être général, crises d'agoraphobie...

Depuis le choc des événements en Tunisie, il y avait quelques mois, elle était passée entre les mains de plusieurs médecins et spécialistes. Malgré toutes leurs recommandations, Léa avait espéré pendant un temps se remettre sur pied plus rapidement. Mais, ils connaissaient leur métier. Et la guérison totale prendrait du temps. Difficile à entendre pour quelqu'un d'aussi naturellement optimiste et énergique que Léa.

Les yeux imbibés de larmes, elle balança toutes ces boîtes et ces prescriptions d'un geste de la main et fourra le tout dans un tiroir qu'elle ferma rageusement.

- Je vais m'en sortir, pensa-t-elle furieusement. Je jure que je vais m'en sortir et je leur ferai payer ce qu'ils m'ont fait...

Les sourcils froncés, elle sentit une larme rouler le long de ses joues blanches parsemées de fines taches de rousseur.

- Allez, c'est l'heure d'aller au lit, pensa-t-elle, sinon je ne vais pas pouvoir me lever demain matin.

Les riffs de guitare et les breaks de batterie achevèrent de faire partir en fumée sa colère et sa frustration. Léa dodelina de la tête lorsque le chanteur à la voix rocailleuse reprenait le refrain de « Liberate », une de ses chansons préférées.

Elle éteignit la musique et plongea le salon dans l'obscurité. Dans sa chambre, elle s'assit sur son lit, cala un épais oreiller derrière son dos et ouvrit le dernier roman de Stephen King.

Plongée dans sa lecture, emportée par le tourbillon de l'auteur américain, Léa tressaillit lorsque son téléphone portable sonna.

C'était sa mère.

- Allo.

- Bonjour, ma chérie, comment vas-tu ?

- Ça va et toi ? Tu es rentrée de vacances ?

- Un taxi vient juste de me déposer à la maison. C'était superbe. Tu aurais vu les paysages incroyables que nous avons traversés pendant ce circuit... C'était splendide ! Les Néo-Zélandais sont très sympathiques et Auckland est une ville étonnante.

- J'imagine...

- Je ne te dérange pas au moins ?

- J'allais me coucher, il est plus de minuit... mais comme toujours, tu as oublié le décalage horaire !

- Pardonne-moi ma chérie, j'étais tellement impatiente de t'entendre. Est-ce que tout va bien à Paris ?

- Ça va, ça se passe bien. Encore quelques mois de cours avant d'être diplômée...

- Et comment te sens-tu ?

- Il y a des hauts et des bas, mais sinon ça va un peu mieux...

- Tu sais que j'ai parlé de toi à James O'Donnell récemment. Tu te souviens ? C'est lui qui t'avait soignée lorsque tu es rentrée. Il m'a dit qu'il fallait prendre du recul par rapport à tes activités. Il ne faut pas trop s'en faire. Le temps est ton meilleur allié à présent. Sinon, tu sais qu'il existe aussi des traitements efficaces ici.

- Oui, et je sais que tu ne fais pas confiance à la médecine française, mais je suis toujours suivie. Tu n'as pas besoin de t'inquiéter pour moi...

- Bon, très bien, j'arrête de t'embêter ma petite fille...

- Maman... je vais avoir 25 ans. Je peux me débrouiller seule, ne t'en fais pas !

- Et sinon quand viens-tu me rendre visite ? Tu m'avais parlé des vacances de novembre. C'est toujours d'actualité ? Je suis sûre que cela te fera le plus grand bien. L'air du Pacifique, il n'y a rien de tel pour reprendre de forces.

- Normalement c'est toujours bon. Je suis en vacances dans trois semaines, il faut que je pense à réserver mon billet d'avion. En tout cas j'ai hâte d'y être...

- Ne tarde pas trop, sinon ça va être hors de prix.

- Ça va, j'ai vérifié hier, je peux encore trouver des places à un bon prix.

- Tu avais bien eu mon virement le mois dernier ?

- Oui, ne t'en fais pas... Tout va bien ! Bon et sinon, comment est ton nouvel appartement ? Il est situé dans quel coin ?

- Je suis dans le quartier de Pacific Heights. C'est un appartement qui occupe tout un étage d'une belle maison en brique rouge avec une vue superbe sur toute la baie de San Francisco. Tu vas adorer, j'en suis sûre !

- Je m'en réjouis d'avance Maman, mais il faut que je te laisse. Je suis fatiguée. Nous aurons tout le temps de discuter pendant les vacances.

- Très bien. Je t'embrasse ma chérie et prends soin de toi. Je te rappelle bientôt.

- Pas de soucis. Bonne journée à toi.

- Merci... et bonne nuit à toi.

En raccrochant, Léa pensa à sa famille en Californie.

Elle était née aux États-Unis et y avait vécu jusqu'à l'âge de 15 ans, au moment où ses parents avaient divorcé.

Sa mère, américaine, était restée à San Francisco, alors que son père, français, était retourné s'installer dans l'hexagone avec Léa.

À la fois citoyenne française et américaine, parfois tiraillée entre les deux pays, Léa ne sentait vraiment bien nulle part. Quand elle était en France, les Parisiens lui faisaient horreur ; quand elle était aux États-Unis, elle ne rêvait que de retrouver la douceur de vie française.

Un paradoxe avec lequel elle avait toutefois appris à vivre. Elle considérait d'ailleurs sa double nationalité comme le bien le plus important que ses parents ont pu lui transmettre et pouvait passer d'une langue à l'autre en une seconde sans aucune difficulté, avec un accent parfait.

Sentant ses paupières qui se faisaient lourdes, elle éteignit son téléphone portable et reposa son livre. Elle s'allongea dans ses draps propres et parfumés. Enfin prête à passer une nuit reposante.

Sans affreux cauchemars cette fois.

Une fois la lumière éteinte, le sommeil la cueillit rapidement.

La douleur.

Les cris.

L'odeur du sang.

Le sable.

Léa revint lentement à elle. Ses paupières tressaillirent un moment avant qu'un rayon de lumière ne vienne heurter son cristallin. Ses pupilles se dilatèrent immédiatement. Les yeux ouverts, elle ne vit pour le moment qu'un embrasement aveuglant qui gravitait autour d'elle.

Encore à demi consciente, Léa ne parvenait pas encore à recomposer dans sa tête ce qui s'était passé. Le regard perdu dans le vide, elle se souvenait de l'hôtel, de la piscine, de la chaleur du soleil...

Des sensations plutôt agréables. Bienveillantes. Rassurantes.

Puis son esprit vagabonda jusqu'à sa rencontre avec le photographe, le dîner, la tempête...

Elle fronça les sourcils. Elle se souvint du sable, de ses blessures, des coups de feu, du corps du photographe qui s'était écroulé à terre, les mains à sa gorge, le regard atone et le visage blême.

En une seconde, le film de sa dernière soirée en Tunisie tournait en boucle dans sa tête.

En une seconde, elle réalisa qu'elle n'était ni en sécurité ni en bonne santé.

En une seconde, alors que son état d'inconscience l'avait protégée et apaisée, elle sentit de nouveau la peur étreindre son corps.

- Mais où... où suis-je ? pensa-t-elle en essayant de se relever.

L'instant d'après, les chaînes qui entouraient ses poignets se resserrèrent violemment. Elle essaya de bouger. C'était impossible.

Elle était piégée. Comme un poisson accroché par un hameçon.

Attachée au pied d'un arbre, elle gisait à même le sol. Sur les feuilles et les fougères, captive comme un animal que l'on mène à l'abattoir. Pieds et mains liés, elle était adossée à des caisses de bois. Deux lampes à pétrole pendues à un câble oscillaient lentement et éclairaient par intermittence autour d'elle.

Il faisait moite. La végétation était dense.

Il n'y avait aucun doute.

Quel que soit cet endroit, Léa était désormais bien loin du désert saharien.

Des gouttes de transpiration perlaient sur sa peau rougie et desséchée.

Le regard égaré, elle ne comprenait ni où elle était ni ce qu'elle faisait là. Son esprit, englouti dans un trou noir abyssal, ne parvenait pas à faire le lien avec ce qui s'était passé.

Elle avait mal partout.

Sa peau, entachée de traces de coups, d'ecchymoses et de cicatrices, était recouverte de terre et de boue. Pieds nus, elle portait un treillis trop grand pour elle et un simple t-shirt. Ce n'était pas les vêtements qu'elle portait la veille au soir à l'hôtel. D'où est-ce que ça venait ?

Elle essaya de bouger à nouveau. Impossible. Les chaînes en acier lui semblaient bien trop lourdes à déplacer. Ses poignets étaient à vifs, et de larges bandes de sang coagulé craquelèrent lorsque qu'elle tenta de se déplier.

L'humidité de l'air et la végétation environnante lui faisaient penser à la jungle africaine.

Comment était-elle arrivée là ?

Ses derniers souvenirs s'arrêtaient à la tempête de sable en Tunisie, quelques heures auparavant.

Que s'était-il passé ?

Pourquoi était-elle enchaînée ?

Est-ce que le photographe rencontré à l'hôtel était encore en vie ?

D'après la lueur dans le ciel, le soleil était sur le point de se coucher. Le jour tirait à sa fin et la pénombre s'installa rapidement.

Épuisée, déshydratée, blessée, elle ne put lutter davantage et resta prostrée à terre.

Chaque mouvement lui déchirait les poignets et les chevilles.

Chaque changement de position entaillait un peu plus sa peau meurtrie. Sa tête lui faisait mal. Un grondement intérieur allait et venait et lui dévastait le crâne. Les veines gonflées sur ses tempes, le visage rouge, les pommettes crispées, elle ne parvenait plus à respirer.

L'instant d'après, elle s'écroula sur le sol.

- ... le marché asiatique sera probablement, d'après les experts, le plus porteur dans les vingt ans à venir en matière d'achats sur les segments du luxe. Maintenant la question est comment vont se répartir les forces en présence pour capter ce potentiel ? On sait que la France a une image dans le monde qui lui permet de...

Innovation, compétitivité, études de marché, nouvelles tendances... Le cours de marketing du luxe séduisait toujours autant les étudiants. C'est vrai que le nom était accrocheur pour tous ceux qui se voyaient déjà responsables marketing chez L'Oréal ou LVMH.

Léa, comme la centaine d'autres étudiants du cours, était concentrée sur ses feuilles, redessinant mentalement le plan du cours. Elle n'en était qu'au troisième point sur dix. Il restait encore de nombreuses séances avant l'examen final.

Elle regarda l'horloge suspendue au-dessus de la porte. Encore vingt minutes avant la fin du cours et pas moyen d'y échapper.

Le regard vague, elle se laissa porter par la démonstration de l'intervenant. Agitant les bras, il se déplaçait de part et d'autre de son bureau, comme un vendeur de foires vantant les mérites du tout nouveau robot ménager à la mode.

Après quelques minutes de patience, la fin de la séance s'annonçait enfin. Elle rangea ses affaires et sortit de l'amphithéâtre.

- Alors, comment s'est passé ton cours ?

Léa sursauta.

Elle n'avait pas entendu son amie derrière elle.

- Tu es toujours là où il faut ! sourit-elle. Je ne t'avais pas vue arriver. Je vais croire que tu me surveilles !

- Désolée ! Je viens de terminer mon partiel et je m'apprêtais à partir quand j'ai vu que ton cours était terminé. Alors, ça s'est bien passé ?

- Dur, répondit-elle dans un sourire, j'ai failli m'endormir ! Le prof est pas mal, mais les cours en fin de journée, ça tire toujours un peu. Et toi ?

- J'ai un peu galéré sur mon partiel de finance, mais on verra bien. Bon, cette fois, c'est moi qui t'offre un café ?

- Non merci, il faut que j'aille au bureau des relations internationales et ensuite je dois filer prendre mon train.

- Alors tu rentres chez toi ce week-end ? Tu es sûre de ne pas vouloir rester à Paris ? Je t'avais parlé de cette soirée. Ça ne te fait pas changer d'avis ?

- Céline, quand tu as une idée en tête tu es vraiment infernale, soupira Léa. Merci quand même, mais non merci. J'ai besoin de me mettre un peu au vert.

- OK, c'est comme tu veux. Je prendrai quelques numéros de téléphone pour toi alors ! Allez passe un bon week-end et à lundi !

- Merci amuse toi bien.

Les deux filles s'embrassèrent et se séparèrent.

Léa gravit les escaliers deux à deux qui la menèrent au bureau où elle était attendue.

Céline se dirigea vers la cafétéria et fit glisser deux pièces dans la machine électronique.

Alors que le jus marron du cappuccino industriel coulait dans le gobelet en plastique, son téléphone portable vibra dans sa poche.

Le SMS qu'elle venait de recevoir était lapidaire.

Où en es-tu ? DRT

Elle savait qu'elle avait pris du retard, mais elle ne voyait pas comment avancer.

Elle décrocha le gobelet de la machine et alla s'installer sur un banc un peu à l'écart de la cafétéria.

Que faire ? Lui dire la vérité et risquer de se faire relever de ses fonctions à tout moment ? Le faire patienter encore un peu ? Ne pas lui répondre ?

Elle réfléchit quelques minutes avant de composer la réponse.

J'avance. Aie confiance. J'aurai bientôt des résultats. Céline

Une fois le message envoyé, elle effaça l'historique de sa conversation.

Simple question de sécurité.

On ne sait jamais qui pourrait y accéder. Et puis, ça faisait partie du protocole.

Les sourcils froncés, visiblement soucieuse, elle ne parvenait pas à mettre les choses au clair. D'ailleurs, était-elle sur la bonne piste ? Plus le temps passait, et plus elle craignait de faire chou blanc.

- Elle n'a peut-être aucune information, pensa-t-elle en rangeant son téléphone. Et si je perdais mon temps ici ?

Elle termina son cappuccino sans gout et fit demi-tour. Elle avait encore du travail, et elle allait y passer tout le week-end.

Finalement, ça tombait bien que Léa ait décliné son invitation pour la soirée.

Même si c'était prévisible, elle aurait été bien embêtée de l'emmener à Neuilly dans une soirée qui n'existait pas.

Lorsque Léa se réveilla de nouveau, la nuit était tombée. Elle ne distinguait pratiquement plus rien. Plongée dans l'obscurité, tout juste éclairée par les deux lampes dont l'intensité faiblissait peu à peu, elle était aux aguets.

Soudain, des bruits de pas la firent tressaillir.

Le bruit des branches cassées venait de derrière. Retenant son souffle, elle essaya de se camoufler dans l'ombre des caisses de bois vermoulues sur lesquelles étaient accrochées ses chaînes. Elle sentit une coupure profonde qui brûlait au moindre mouvement. Mais en dépit de la douleur, elle parvint à se replier un peu sur elle-même et se mettre à l'abri en cas d'hypothétique confrontation.

Une confrontation avec qui, d'ailleurs ?

Elle ne savait ni où elle était, ni qui était là.

Des ennemis invisibles rôdaient probablement dans la jungle. Ils attendaient le bon moment. Ils la scrutaient avec attention. Comme un prédateur à l'affût de la bonne occasion.

Son cerveau enfiévré délirait au fur et à mesure que les chuintements montèrent en intensité.

Puis tout redevint calme.

Les bruits nocturnes des insectes recommencèrent. Au milieu des feuilles, un interminable glissement passa à côté de ses pieds. À peine éclairé, un serpent long comme le bras se faufila juste devant elle.

Il ne manquait plus que ça. Une morsure au milieu de la jungle africaine.

Elle ne respirait plus.

Mais sans faire attention à la jeune femme captive, il continua imperturbablement sa route et s'évapora dans la jungle.

Ses muscles tétanisés se détendirent.

Elle n'entendait plus rien. Le ronflement de la jungle et de sa vie nocturne continuait inlassablement. Alors que l'épuisement affaiblissait ses dernières résistances, elle laissa ses paupières se fermer progressivement sur son visage ruisselant de sueur.

Elle ne se souvenait pas de la dernière fois qu'elle avait mangé ou bu quelque chose. Une chose était sûre : depuis qu'elle avait repris conscience, il y a plusieurs heures, elle n'avait vu personne autour d'elle.

Et pourtant, elle avait bien entendu, ou cru entendre, des bruits de pas. Mais rien d'autre. Pour autant, elle savait que les ombres qu'elle avait vues dans l'hôtel tunisien étaient autour d'elle.

Léa essaya de se calmer, d'assagir son imagination.

Elle brûlait.

Littéralement.

Déjà assoiffée, elle transpirait abondamment. Et ce n'était pas que le fruit de son esprit éreinté.

À peine rassurée par le calme de l'obscurité, elle luttait contre la fièvre qui s'emparait de son corps. Une simple pique de moustique pouvait transmettre de nombreux parasites. Elle avait arrêté son traitement contre le paludisme, la semaine dernière, juste avant d'embarquer pour la Tunisie.

Le problème, c'est qu'elle entendait ces bourdonnements caractéristiques flotter à ses oreilles. Ce fameux *bzzzz* qui passait et repassait à intervalles réguliers.

S'imaginant les pires maladies attaquer les cellules de son corps, elle commençait à délirer à nouveau lorsqu'un nouveau bruit attira son attention. Cette fois, elle n'avait pas rêvé. Il y avait bien quelqu'un juste derrière elle.

Elle se recroquevilla malgré la souffrance qu'elle imposait à ses articulations enchevêtrées dans des chaînes en acier.

Soudain, un éclair illumina violemment la carrière dans laquelle elle se trouvait. Une déflagration retentit et secoua tout le décor autour d'elle. Des flammes jaillirent dans la nuit.

Une seconde plus tard, une fumée épaisse envahit les minces halos de lumière qui éclairaient Léa. Elle sentit ces émanations acides pénétrer dans ses poumons et lui brûler les voies respiratoires.

Toujours aveuglée, complètement amorphe, elle n'eut plus aucune énergie pour lutter contre quoi que ce soit. Elle se sentit partir, laissant son esprit s'abandonner dans l'inconscience.

Au moment où elle sombra, elle aperçut des fantômes qui allaient et venaient dans l'ombre et le brouillard. Les ombres, c'étaient les ombres.

Mais ses poumons étaient en feu et ses yeux grésillaient dans l'âpreté des effluves de gaz. De nouvelles déflagrations retentirent un peu plus au loin. Le bruit était sourd. Omniprésent.

Puis, elle sentit son corps se soulever.

Elle voulut crier.

Pour anticiper la douleur de ses membres, toujours retenus dans des chaînes d'acier, qui allaient s'arracher de sa dépouille.

Ses os allaient s'arracher dans une violence insoutenable.

Mais aucun son ne sortit de sa bouche.

C'était déjà trop tard.

Elle s'évanouit sans avoir eu le temps de réagir.

Les yeux fixés sur sa montre, elle était inquiète.

Les aiguilles indiquaient 18h35. Son train partait dans 7 minutes.

Léa scruta les gens autour d'elle. Les regards hagards des voyageurs dans le métro étaient révélateurs du même sentiment qu'elle avait éprouvé la première fois qu'elle était venue à Paris.

Tout était terne et transparent.

Chacun se réfugiait dans sa bulle en essayant de supporter du mieux possible la présence envahissante, presque intime, de tous ces voyageurs. Une vraie bétailière, qui secouée par les accélérations et freinages constants, voguait au rythme de ces vagues urbaines et souterraines.

Quittant sa province champenoise pour faire ses études, elle avait découvert la vie parisienne à la fois déroutante et excitante. Elle se souvint du malaise qu'elle avait enduré face à cette foule compacte qui se laissait transporter dans ces monstres d'acier abimés, vieillissants et vandalisés. Ces immenses cortèges qui se déplaçaient à vive allure à travers des couloirs sombres comme les ténèbres.

Comme des fourmis.

Elle était un insecte dans cette immense fourmilière qui ne s'arrêtait jamais.

Et puis la force de l'habitude prit le dessus.

Elle était devenue une Parisienne comme les autres.

Bien qu'elle ait la chance de pouvoir se rendre à l'école à pied, le métro était également son univers. Les quais gris et sales, les SDF qui dormaient à terre, les poivrots qui insultaient copieusement les passants, les petites frappes qui se prenaient pour Al Capone dans les couloirs labyrinthiques, la publicité omniprésente et tape-à-l'œil, la lumière aveuglante des néons, les escalators en panne, les odeurs d'urine ... tout cet environnement était devenu son terrain de jeu.

Malgré elle.

S'adapter ou mourir. C'était devenu son slogan dans le métro parisien. Un espace qu'elle avait toutefois apprivoisé, mais qui ne lui ressemblait pas. Engoncée contre la porte, poussée de toute part, elle eut juste le temps de s'agripper à la barre en métal glissante et luisante au moment où la rame repartit.

Elle jeta un œil sur le plan affiché au-dessus des portes qu'elle connaissait pourtant par cœur.

Prochaine station : Gare de l'Est.

- Allez, pensa-t-elle, on se dépêche ... Allez, on y est presque...

Comme un encouragement secret au conducteur pour qu'il accélère encore plus.

Serrant son sac de voyage autour d'elle, elle bouillonnait intérieurement lorsque le métro se mit en mouvement. Une minute plus tard, il s'immobilisa enfin devant le quai. Les portes à peine ouvertes, elle se précipita dehors, bousculant au passage la moitié des personnes de sa rame pour s'extirper du mucus métropolitain. Au moins pour cette fois là, elle serait une Parisienne pressée qui ne s'excuse pas.

En courant, elle regarda sa montre.

Plus que quatre minutes avant le départ du train.

Elle monta les escaliers deux à deux, passa la porte automatique et fonça dans le sous-sol de la gare. Son regard accrocha l'écran qui indiquait les trains au départ.

18h42 / Nogent sur Seine - Romilly sur Seine - Troyes / Voie 8

C'était le sien. Et pour une fois, il était bien sûr à l'heure.

Nouvel escalator bondé de monde. Tant pis, elle piquerait un nouveau sprint dans les escaliers.

Elle y était enfin. Le grand hall de la gare. Ses boutiques et ses restaurants.

Elle traversa la petite galerie marchande et courut sur le quai. Par chance, la voie 8 était en face d'elle. Elle eut juste le temps de poinçonner son ticket. Les derniers voyageurs montaient à bord du train et les techniciens vérifiaient une dernière fois la locomotive.

Sans savoir dans quelle voiture monter, elle poussa la première porte venue et se rua à l'intérieur du train au moment où l'annonce de la SNCF annonçait le départ. Le train toussa un instant avant de se mettre lentement en marche.

Les quais se mirent à bouger devant ses yeux, lorsque Léa regagnait son wagon. Une fois en première classe, le dos trempé de sueur par sa course infernale, elle reprit son souffle et s'installa sur le premier siège venu.

La banlieue parisienne s'étirait lentement au fur et à mesure que le train s'éloignait de la capitale. Les habitations se firent moins compactes, moins étriquées, moins étouffantes. Paris ressemblait parfois à un immense capharnaüm où les maisons, immeubles, commerces et entreprises s'enchevêtraient les uns sur les autres. On s'asphyxiait à petit feu dans cette ville.

Avec les rideaux rouges qui se balançaient au rythme des virages, Léa était confortablement installée dans son fauteuil zébré rouge et gris. La première classe offrait un confort substantiel qui lui évitait les situations stressantes d'agoraphobie comme elle pouvait parfois en ressentir sur Paris. Les yeux dans le vague, sur le paysage qui défilait devant son regard songeur, elle se laissa transporter par les arbres, les champs et les petits villages traversés à toute allure par le train. À 90 minutes de Paris, elle retrouvait sa liberté conditionnelle le temps d'un week-end. Un peu d'air et de fraîcheur dans la maison de son père. Dans un environnement qu'elle connaissait et qu'elle maîtrisait complètement.

Bientôt dix ans qu'elle avait définitivement quitté les États-Unis pour la France. Elle se demandait souvent si elle avait vraiment fait le bon choix ce jour-là. Ce jour où elle avait choisi non pas de rentrer, car elle ne connaissait la France que par les vacances familiales, mais d'immigrer dans sa nouvelle terre d'adoption. Aller au lycée en France et y commencer ses études supérieures lui semblait une démarche intéressante pour approfondir sa double culture. Mais elle supportait de moins en moins la vie à Paris. Le rêve américain ne l'avait pas complètement abandonnée.

Elle fixa ses écouteurs dans ses oreilles et se laissa transporter par la musique. Elle s'imaginait courir à côté du train à la même vitesse que lui, évitant les obstacles, sautant les arbres, traversant les rivières et passant à côté des énormes silos à grain parsemés le long des voies. Au bout d'un

moment, elle sentit le sommeil la gagner et sa tête dodelinait de gauche à droite. Les conversations téléphoniques de ses voisins et le bruit du train n'y faisaient rien. Elle se laissa entraîner dans le sommeil, bien calée dans son fauteuil. Le visage détendu, elle étendit ses jambes et s'endormit alors que la locomotive fonçait dans la nuit tombante.

Appuyé sur sa mitrailleuse M249 SAW, le lieutenant ne put réprimer un bâillement. Il venait de si loin, que ses hommes excuseraient bien ce petit manque de tenue temporaire.

Il faut dire qu'ils n'étaient pas beaucoup plus frais que lui.

Trois jours sans dormir à crapahuter dans la jungle avec tout le matériel sur le dos. Les pieds dans la boue, le M5 en bandoulière, à avancer en toute discrétion, toujours couverts par trois tireurs d'élite qui accompagnaient le groupe à distance. Depuis 72 heures, ils prenaient soin d'éviter de se faire mordre ou piquer par les araignées, serpents, sangsues, moustiques et autres joyeusetés locales, et ils commençaient à en avoir plein le dos. Des dizaines de kilomètres parcourus dans la jungle, principalement de nuit, pour arriver au plus près de leur terrain d'opération.

Ils faisaient partie des meilleurs. Unité d'élite d'intervention en mission secrète, ils étaient là pour obéir aux ordres et rien d'autre. En l'occurrence, les ordres étaient de mener l'assaut sur un camp renforcé caché dans la jungle, qui abriterait, parmi les terroristes et chefs de guerres locaux, deux Américains passés à l'ennemi.

De braves citoyens qui ont vendu leur âme et qui luttent à présent contre l'Oncle Sam. Sauf que ce n'était pas des illuminés notoirement embrigadés dans un combat idéologique. Il s'agissait de deux ingénieurs avec quinze ans d'expérience au département de la défense et travaillant notamment sur la fission nucléaire.

Et ça, la CIA ne l'appréciait que modérément.

Raison de plus pour les extraire rapidement et sortir l'artillerie lourde. L'opération, planifiée de longue date, devrait se dérouler en seulement quelques minutes. Seul impératif : ramener les deux traîtres vivants. Les geôles de Guantanamo les attendaient déjà avec impatience.

Plusieurs commandos étaient mobilisés pour cette intervention. Le camp était dissimulé dans la jungle. Loin de toute voie de communication habituelle. Impossible de débarquer avec des véhicules. Il fallait jouer à l'ancienne : des petits groupes très mobiles et indépendants avec un appui aérien.

Pour corser le tout, les autorités locales n'étaient pas des plus coopératives. Dès que les F18 entreraient dans l'espace aérien national, on risquait à tout moment une réplique en forme de coup de force. Heureusement qu'une diversion était déjà prévue, au cas où le mode furtif viendrait à lâcher.

En soi, les hommes étaient en forme. Pour le moment, il n'y avait que la fatigue, les petites morsures locales, la boue, l'humidité et les ampoules aux pieds qui restaient accrochées au rayon des souvenirs de missions.

Trois jours déjà qu'ils se fondaient dans la nature. Qu'ils fusionnaient avec la terre gorgée d'eau, les arbres immenses et la végétation impénétrable. Qu'ils évitaient les autochtones et les autorités locales comme la peste.

Mais la délivrance était proche.

Dans les eaux internationales, le Capitaine O'Catson suivait à distance la mise en place des troupes. Dans la grande salle de commandement, entouré de son équipe rapprochée, il s'assurait que le plan se mettait bien en place comme prévu.

En pleine mer, le porte-avion USS Ronald Reagan frémissait d'impatience. Comme si tout le monde savait que l'attaque était proche.

Après de longues minutes d'attente, la radio grésilla enfin.

- Équipe delta en position. Unités Foxtrot, Echo et Sierra en stand-by.

L'opérateur radio répondit aussitôt.

- Bien reçu. Maintenez la position et attendez les ordres.

La nuit était dense.

Puissante.

Elle englutissait tout autour d'elle. C'était la soirée idéale pour l'assaut.

Sur le terrain, allongé dans les fourrages, sa mitrailleuse à portée de main, il observait le camp aux jumelles tout en suivant les dernières conversations radio.

Il était temps de se mettre en mouvement.

Son groupe serait le premier à entrer dans le camp. Il rangea sa paire de jumelles et abaissa ses lunettes de vision nocturne. Il fit un signe à ses hommes qui étaient déjà prêts. Tous savaient exactement quoi faire et se déployèrent en silence. Il remonta sur la crête, juste au-dessus de lui et déploya le trépied pour positionner sa M249SAW.

Doté d'une importante puissance de feu, il couvrirait ses hommes au moment de l'assaut, avant de venir en appui dans la foulée.

Sur le porte-avion, la tension était montée d'un cran.

- Donnez-moi les dernières images des radars, demanda le capitaine.

- Tenez, les voici.

Tous les indicateurs étaient au vert. Les pilotes attendaient le bon moment pour partir. Ils seraient sur zone en quelques minutes seulement, mais il ne devait pas partir trop tôt pour éviter de se faire repérer, ni partir trop tard pour assurer le soutien aérien attendu.

Le capitaine regarda une dernière fois les cartes.

- Passez-moi Langley.

Le micro crépita quelques secondes avant que le capitaine ne puisse s'exprimer.

- Ici le capitaine O'Catson du l'USS Ronald Reagan. Tous nos hommes sont en place. Je demande le feu vert pour l'opération Tempête de Plomb. Je répète, je demande l'autorisation pour lancer l'opération Tempête de Plomb. À vous.

La radio grésilla.

Sans réponse.

- Je répète, je demande l'autorisation de lancer l'opération Tempête de Plomb.

Les mêmes grésillements se firent entendre.

Dehors le temps était de plus en plus menaçant et les vagues montèrent en intensité.

Un orage tropical se préparait. Le capitaine pensait avoir le temps de mener l'opération avant que la météo ne joue les trouble-fêtes, mais la fenêtre de tir se réduisait de minute en minute.

Sur le pont du porte-avion, les moteurs des avions de chasse chauffaient.

Les deux F18 étaient prêts à s'élancer.

- Dwight, surveillez la radio et tenez-moi au courant dès qu'on a une réponse. Stokes, donnez l'ordre aux Black Hawks de maintenir un vol stationnaire furtif au sud du fleuve et attendez mes ordres.

- Bien monsieur.

- Ici l'USS Ronald Reagan. Nous demandons l'autorisation de lancer l'opération Tempête de Plomb. Est-ce que vous me recevez ?

Le capitaine réfléchissait.

L'effet de surprise et la coordination de toutes les forces en présence compteraient au moins autant que l'attaque à proprement parler dans la réussite de cette opération. Mais sans accord officiel de l'équipe tactique de la CIA, confortablement installée dans leur centre opérationnel de commandement en Virginie, il n'avait pas l'autorité nécessaire pour autoriser l'attaque.

- Est-ce qu'on a une réponse de Langley ?

- Toujours pas. Avec la tempête qui s'annonce, on a du mal à capter leur signal.

Le capitaine serra la mâchoire.

La pression était palpable dans la cabine. Plus on perdait du temps, plus on diminuait les chances de réussite. Il fallait agir. Anticiper pour ne pas perdre l'avantage.

- Donnez l'ordre aux F18 de décoller et de rester à distance pour le moment.

- Bien monsieur.

L'instant d'après, la cabine trembla lorsque les avions de chasse décollèrent du porte-avion en pleine nuit. Opération toujours délicate, mais parfaitement exécutée par ces pilotes aguerris.

- Temps de vol jusqu'à la cible : environ 8 minutes.

- Les Black Hawks sont en position. Les hommes sont prêts.

- Mais qu'est-ce qu'ils foutent... Bon sang, pourquoi est qu'ils ne répondent pas ? pensa le capitaine.

L'opérateur radio continua de lancer ses appels sans discontinuer.

- Ici l'USS Ronald Reagan. Nous demandons l'autorisation de lancer l'opération Tempête de Plomb. Est-ce que vous me recevez ?

Après de longues minutes, la radio crépita de nouveau.

- USS Ronald Reagan, vous m'entendez ? *Crrrrrr ... Ici le colonel Macfly. Nous avons reçu votre message... Crrrrrrr... Demande d'autorisation... Shhhhhh... acceptée. Déclenchez l'opération Tempête de Plomb. Je répète... autorisation acceptée... Crrrrr...*

- Reçu. Je transmets l'autorisation au Capitaine.

- Tout est en place. Allons-y.

- À toutes les unités, tenez-vous prêts. Intervention imminente.

- Temps de vol jusqu'à la cible : 3 minutes.

- Tout est en place monsieur.

- Donnez l'ordre. Lancement de l'opération.

Sur ces simples mots, les pilotes des deux F18 se repositionnèrent dans le ciel et mirent la pleine puissance.

Ils entrèrent dans leur espace aérien.

La marge de manœuvre était courte. Quelques minutes seulement.

Il fallait rester le plus bas possible. Effleurer la terre pour ne pas se faire repérer. Ils appuyèrent sur le bouton rouge de leur tableau de contrôle. Aussitôt, deux missiles AGM-65 Maverick s'élancèrent des avions et traversèrent la nuit à toute vitesse.

C'était le signal.

Quelques secondes plus tard, les deux missiles air-sol touchèrent leurs cibles qui se soulevèrent comme un château de cartes. Deux énormes déflagrations envahirent la jungle.

Tous les soldats déferlèrent et envahirent le camp. Les coups de feu claquèrent et résonnèrent dans l'obscurité.

Les hélicoptères postés dans la nuit mitraillèrent les positions ennemies.

La lumière s'empara peu à peu du camp.

La lumière du feu et des explosions.

Les tireurs d'élite ajustaient leurs cibles une à une. À chaque pression sur la détente, une balle traversa la jungle pour se loger violemment dans le corps d'un insurgé.

Noyés dans la nature sauvage, ils étaient invisibles.

Mais dévastateurs.

À chaque fois qu'un homme se montrait, une balle lui perçait la tête et une giclée de sang volait en arrière. La pression sur la gâchette résonnait dans l'obscurité où les combats faisaient rage.

Les ennemis tentèrent de s'organiser dans la panique, mais il était déjà trop tard. Les batteries antiaériennes avaient été détruites et les F18 firent un second et dernier passage plus proche du sol. Leurs canons rotatifs M61A2 Vulcan percèrent les dernières défenses ennemies.

En guise de réplique, trois roquettes furent tirées du camp. La première s'écrasa sans dommage dans les arbres. Un tir à l'aveuglette sans conséquence visant les snipers. La seconde souffla un monticule de terre à proximité d'une escouade qui s'écarta juste à temps. La troisième, lancée en plein ciel fut évitée sans difficulté par le pilote d'avion et alla s'écraser dans la nature.

- Monsieur, un message radio de l'unité Delta.

- Passez-les-moi.

- Capitaine, ici le lieutenant Videra. Nous avons trouvé une prisonnière.

- Quoi ? Mais c'est impossible ! Nos informations nous ont confirmé qu'il ne devait y avoir personne d'autre dans ce camp.

- Elle est attachée à un arbre et semble inanimée...

- Bon, ramenez-la. On verra ce qu'on en fait. Avez-vous repéré nos hommes ?

- Pas encore, on continue nos recherches.

Le lieutenant Videra regarda ses hommes autour de lui.

- Deux hommes en couverture. Tidal, avec moi, on la dégage et on la ramène.

- Bien monsieur.

Les soldats se mirent en position et passèrent à l'attaque. Au moment où ils portèrent le corps inanimé de Léa, une balle siffla dans l'air et toucha un soldat qui s'effondra aussitôt à terre.

- On a besoin d'un soutien aérien immédiat à l'ouest du camp. Il y a encore du monde dans les miradors ! hurla le lieutenant. Dépêchez-vous, nous essayons des tirs et nous avons un homme à terre. Je répète... un homme à terre...

Quelques secondes plus tard, un Black Hawk fendit l'air au-dessus du camp.

À l'aide de ses deux mitrailleuses automatiques M134, l'hélicoptère de combat arrosa copieusement les insurgés cachés dans le mirador. Ils tentèrent de riposter en ajustant leur AK-47 du mieux possible, mais complètement débordés par la puissance de feu, ils tombèrent à terre, les uns après les autres.

Les pales de l'hélicoptère balayaient violemment le ciel au-dessus du camp avant de reprendre de la hauteur et de s'éloigner.

- Capitaine, ici l'équipe Foxtrot, on a trouvé nos cibles. Ils se sont réfugiés dans un bunker souterrain avec cinq insurgés.

- Que tous les hommes présents convergent vers Foxtrot. Récupérer ces hommes en vie est notre priorité absolue.

- Reçu, on y va.

- Bien reçu.

- Reçu, on arrive.

Après de longues minutes de combat, le calme revint aussi soudainement que l'attaque avait été lancée.

- Secteur nord sous contrôle.

- Fleuve sous contrôle.

- Bunker sécurisé. Nous avons maîtrisé nos cibles. Ils sont ligotés et bâillonnés. L'un deux est blessé à la jambe.

- Secteurs est et sud sécurisés. Deux hommes blessés.

- Secteur ouest sous contrôle. Un homme blessé. Une prisonnière retrouvée. Son identité est inconnue.

Sur le porte-avion américain, le capitaine se frottait les mains.

L'opération avait été un succès. La CIA pouvait être contente. Pour une fois qu'elle faisait appel à lui, il n'avait pas failli à son engagement et à sa réputation.

Pourtant, malgré sa réussite, un petit grain de sable était venu se glisser dans sa mécanique et sa planification parfaitement huilées.

Qui était cette prisonnière et que fichait-elle là ?